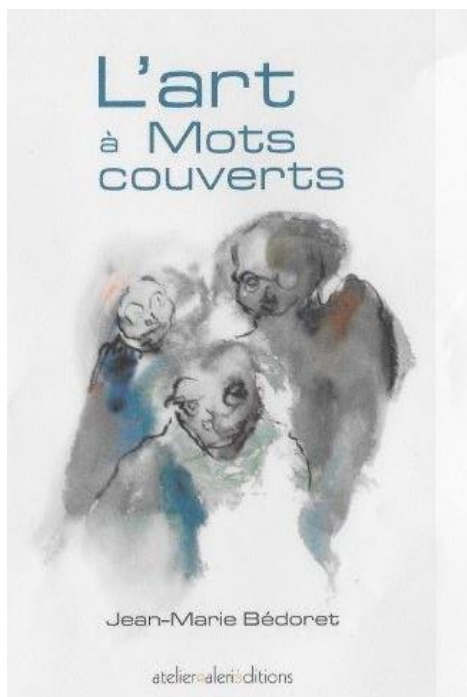


L'Art à mots couverts

Abécédaire

Jean Marie Bedoret



Le 6 décembre 2018, un ami fidèle d'un demi-siècle, publie L'art à Mots Couverts ... sous la forme d'un Abécédaire. Jean Marie Bédoret, bien connu des lecteurs de la Revue HEGEL, y raconte avec humour, perspicacité et modestie la rencontre de sa vie avec l'Art. Bach avait transposé les lettres de son nom, B.A.C.H en notes de musique : s[♯]la do s[♯], Rimbaud plus modestement avait lui transposé les voyelles en couleurs, A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu. Alors pour JMB, ce seront trois consonnes en noir qui r(ai)s sonneront pour vous !

J M B

Je.

« *Je est un autre* » : Rimbaud. La visite en famille du musée, moulin sur la Meuse à Charleville est le récit de cette course hors du commun de par le monde de l'artiste après cet *autre*. Que restera-t-il de cette visite dans les profondeurs de leur esprit à mes petits-enfants, Matteo neuf ans et Lou cinq ans à l'époque ? Peut-être l'envie d'y revenir.

La création est cet « *autre* » du « *je* » créateur. Comprenne qui pourra. Mais qui n'a pas entendu cette injonction dans son enfance « *deviens ce que tu es* » en tous cas chanceux sont ceux qui ont été éduqués avec un tel repère (re-père). En l'occurrence c'était l'exemple de cette Nelly, tante et marraine, voir père, tout à la fois ! Rimbaud donne sens à la suite en ajoutant : « *...tant pis pour le bois qui se trouve violon, et nargue aux inconscients, qui ergotent sur ce qu'ils ignorent tout à fait* ».

L'artiste qui, chaque jour trace son sillon, sans déroger à ce qu'il croit, m'impressionne. Le bois est travaillé toujours et encore et le son du violon me parle de lui. Le peintre John Christoforou dans son antre, cette pièce aux fenêtres calfeutrée en rez-de-chaussée d'un immeuble d'une rue tranquille au Kremlin Bicêtre, à quatre-vingt-dix ans, inlassablement, se remettait devant ses grandes toiles pour exprimer cet autre qui le mobilise de l'intérieur. On ne sort pas indemne ou mieux idem de cet atelier, interrogé par l'aventure humaine de l'artiste et renvoyé à la nôtre.

Au diable mes études et ces séminaires avec leurs formules complexes comme ce « *le sujet de l'énoncé n'est pas le sujet de l'énonciation* » qui sont en fait si vraies. Je leur préfère celle de mon ami sculpteur Charles Gadenne qui tout simplement rabâche « *il faut faire pour vrai* »

J'ouir:

Être à l'écoute de ses vibrations devant ce tableau dans un musée : j'ouir. Un peu plus de sièges dans les musées permettrait sans doute une jouissance prolongée, et le retour de ces longs bancs de mon enfance au beau velours cloutés serait bienvenu.

Un collègue, mais surtout ami, Marc Guffroy, écrit un souvenir troublant concernant son père alors très âgé ayant assumé une vie difficile laissant peu de temps aux préoccupations culturelles, et qui lui demande, de façon tout à fait surprenante de l'emmener à Amsterdam au Rijkmuseum voir « *La ronde de nuit* » de Rembrandt. Après deux ou trois heures de route père et fils sont restés une bonne heure devant ce tableau sans prononcer un mot. Ils n'ont regardé aucune autre œuvre. Le voyage de retour fut tout aussi silencieux. Le souvenir est fort pour mon ami. Il y avait eu du « *j'ouir* » pour ce fils spécialiste des profondeurs de la psyché. Il entendait les vibrations perçues par le père autant que les siennes encore vivaces à ce jour surtout de ce qu'il en avait ouï de son père silencieux.

Dans un mémoire fort documenté de psychologie, Francis Bismuth¹ cite Marcel Proust : « *Je me demandais si la musique n'était pas l'exemple unique de ce qu'aurait pu être si, il n'y avait eu l'invention du langage, la formation des mots, l'analyse des idées - la communion des âmes. Elle est comme une possibilité qui n'a pas eu de suite ; l'humanité s'est engagée dans d'autres voies, celles du langage, parlé et écrit* ». Le père de Marc Guffroy était dans cet ouï suffisant.

J'ouir, je l'entends entre les lignes des pages écrites dans ces revues d'art par des écrivains, cinéastes, médecins plutôt que spécialistes de l'art auxquels sont réservés les beaux catalogues à l'occasion d'expositions de prestige ou rétrospectives. Cette *j-ouis-sens* m'apprend beaucoup.

¹ Francis BISMUTH, D.E.S.S. de psychologie clinique et pathologie Université Paris XIII 1992-1993

Jobard, job-art

L'artiste vivant de son art est pauvre comme Job ! Jean Parsy artiste peintre à Arcueil parfois m'envoyait une carte format postal faite d'une composition géométrique de dessins ou de découpages. Au dos, il y avait volontiers une formule comme celle-ci Job-Art.

Nous étions quelques amis à tenter l'aventure de participer financièrement à une existence correcte de Jacky Dodin peintre dans le Mélantois qui, une fois l'année révolue, nous donnait à choisir à chacun d'entre nous, une toile. Nous n'étions pas des jobards mais au contraire bien assurés d'un travail de création à venir. Le moment festif autour d'une table, tous en famille, face à ces toiles en partage n'était pas un job au sens de faire une affaire, mais un temps convivial rare. Jacky Dodin est parti dans le sud-ouest-pour économie de chauffage disait-il mais des toiles sont visibles au musée la Piscine à Roubaix.

J M B

Machine à penser

L'œuvre d'art est une de mes machines à penser, à me faire penser. Elle élargit mon champ de vision, sensibilise mon tympan, déclenche des émotions supports d'autres représentations. Méditer, s'abstraire, cogiter, mûrir, élaborer, perlaborer, approfondir sont bienvenus dans ce monde actuel qui m'entoure de l'agir, de l'efficacité. Ce terme de machine est désagréable parce qu'il évoque la productivité, la machine à calculer. Et pourtant j'ai plus d'une fois eu envie de demander à sortir la machine à penser plutôt qu'à calculer.

Elie Wiesel déjà âgé disait son plaisir d'enseigner encore, de voir évidemment de belles jeunes filles et beaux jeunes gens mais de lire dans les yeux de l'une d'elle, des « étincelles » à l'écoute de son exposé. « *Je suis un porteur d'étincelles* » s'exclamait-il. Bienheureuse identité de sa vie en cours.

Le livre m'est aussi nécessaire que le tableau au-dessus de mon bureau ou encore les notes de musique à peine perceptibles comme en fond de décor. De tous surgissent des *étincelles* pour enflammer mes processus de penser.

Maisons d'Américains

Oh surprise ! En grim pant les escaliers de cette belle demeure du cap corse, la villa Gaspari-Ramelli et je repère parmi les tableaux accrochés un papier froissé de Ladislav Kijno.

Caporsins parti faire fortune surtout en Amérique du Sud ou aux Caraïbes, et fortune faite

revinrent, tel Santos Gaspari, au pays pour y construire « des palazzi » aux XIX et XXème siècle. Grandes bâtisses rectangulaires dans un style néoclassique toscan elles devaient témoigner de la richesse acquise et pour cela placées dans des hauteurs avec des vues imprenables. Les intérieurs sont somptueux avec des fresques d'artistes italiens.

Rencontre inattendue d'une œuvre d'un grand artiste, Ladislas Kijno, originaire de Pologne mais ayant longtemps travaillé dans le Nord, dans une maison d'Américains en Corse! J'ai envie de dire vive les flux migratoires !

Une fois encore c'est à l'amitié sur fond d'intérêt pour l'art que nous devons, Marité et moi, à Pierre et Titane Liautaud corses amateurs d'art d'avoir été reçu dans cette belle demeure lieu d'activité culturelle où je fus sollicité à mon tour pour quelques exposés concernant en particulier la relation artiste-regardeur- œuvre.

Mettre la main aux

Ce devait être dans les années 50 ou un peu plus, je ne sais plus, mais pour le gamin de dix ans que j'étais, cette grande place Saint Pierre de Rome, son obélisque, ces fontaines et toutes ces statues sur ou entre les colonnades, où ma tante dans une foule compacte attendait la bénédiction papale, valaient en compensation son pesant de gélati Motta, de promenades dans les geôles du château Saint Ange et peut-être de cailloux jetés dans le Tibre voisin ou mieux de piécettes de monnaie à la fontaine de Trévi. Dans la foulée, il y avait moins de problème pour le gamin à subir une nième visite d'église même si elle s'appelait basilique. Et puis on me disait que là-dessous, Saint Pierre y était enterré.

Alors il fallait d'abord s'arrêter devant *la Piéta* qui devait être en entrant à droite. Pas franchement gai cet ensemble, mais curieusement ce dont je me souviens le plus est la patine avec cet aspect lisse brillant d'un pan de la robe de Marie ou de la cuisse de Jésus à force de caresses des visiteurs voir de leurs baisers. Est-ce exact ? Il paraît que maintenant cette Piéta est sous verre. En tous cas c'est bien une des rares fois où je ne me suis pas entendu dire enfant, le *on ne touche pas*. Il était possible d'y mettre la main.

C'est bien plus tard que l'envie de toucher démangeait. Oh ! Je ne dois pas être le seul car je vois encore le regard concupiscent du compère de voyage, face à la déesse Artémis d'Ephèse de la collection Farnèse du musée archéologique de Naples, il y a peu de temps. Il en a pris force photos et je le soupçonne de fourmillements dans les doigts pour toucher un de ces multiples seins de la déesse. Sait-il qu'en fait de seins, il s'agirait de testicules de taureaux sacrifiés à son culte ?

À cet ami, je n'ai plus qu'à offrir une reproduction de *Prière de toucher* de ce beau sein réalisé par Marcel Duchamp avec aréole et mamelon tentants, sans doute une résine sur velours noir,

le tout intouchable sous verre vu à Beaubourg en 1997 ! Il pourra toujours, cet ami, aller à Florence et dans un geste non moins suggestif caresser la trogne et les oreilles du sanglier de bronze de la Porta Rossa joutant le marché, et dont la patine a disparu au profit d'un reflet de cuivre brillant.

« Mettre la main » c'est aussi le souvenir de belles promenades dans le Mercantour et du musée des Merveilles avec des reproductions de pochoirs de mains de l'époque paléolithique.

La main, c'est encore ces circonvolutions totalement inconscientes de l'index de Charles Gadenne sculpteur pendant nos discussions. Index qui virevolte en faisant le tour de moi, l'effigie de ma forme. Pris dans cet espace cerné par le dessin virtuel de sa main et l'intensité de son regard, je me sentais en forme en repartant de chez lui. Face à lui dans les moments de pose pour une aquarelle, ou le travail de l'argile, j'avais l'impression qu'il avait des yeux au bout des doigts pour faire apparaître ce qu'il percevait de ma forme. J'aime les dessins qu'il a faits de son propre pouce. Où sont-ils ? Ils m'évoquaient dans une presque position de pouce d'autostoppeur, la figure d'un cygne au cou à l'horizontal et au corps massif (l'éminence thénar des anatomistes) prêt à prendre son envol.

La main, c'est également ces photos magnifiques détaillées agrandies de morceaux de sculptures de Rodin. Si on pense fraction de corps puis de main : le Pouce de César, son pouce agrandi, à la Défense 12 mètres de hauteur.

Mirailer ⁽²⁾- Mirer-Miroir- Miro

Ma coiffeuse, comme toutes ses collègues, aime me parler dans le miroir et c'est tant mieux car sans ce subterfuge, le coiffé que je suis, aurait le cou tordu et le cuir chevelu blessé et puis comme elle est agréable et douce, cela me permet suivant sa place de l'imaginer presque contre mon visage.

Peut-être que certains diront se rappeler de la partie de plaisir avec leur mère dans le miroir alors qu'ils ne savaient pas encore marcher. Ainsi, à cette lointaine époque, ai-je pris possession de moi, ou plus exactement de mon image. Belle mire que moi.

Il m'arrive de me *mi-raillé* au sens de tirer la photo dans le miroir, sur mon image. Encore récemment quelle fût ma surprise en me photographiant dans un des pans de ce blockhaus de Leffrinckoucke recouverts de milliers de fragments de miroirs (œuvre d'un artiste signée *Anonyme*). Mon image décomposée en multiples fragments m'a évoquée une sorte d'autoportrait réalisé par le peintre cubique Georges Braque. ⁽²⁾

Enfant je me demande comment ma mère me voyait dans ce miroir. Je ne le lui ai pas demandé tant elle éludait cette période de jeune veuve. Voyait-elle un témoin vivant de son défunt mari ? Était-elle dans la désolation de ressasser que ce mari, prisonnier de guerre, n'avait même pas pu voir son fils avant de mourir ? Est-ce une raison pour laquelle je me suis des années plus tard, tant intéressé aux autoportraits ? Je n'en sais rien, mais en revanche j'ai une certitude : la question du père est agissante.

Mon plaisir, curieuse association d'idée (le divan d'analyste m'a donné quelques hypothèse) est certain devant ces toiles, les impudiques de Picasso, d'Otto Dix ou plus vertueuses de Matisse volontiers intitulées « *le peintre et son modèle* ». Me voilà transformé en voyeur comme derrière un miroir sans tain où l'artiste m'a convié à ne pas trop jouer le père la pudeur. Aussi, je me suis offert deux ouvrages de France Borel : *Le peintre et son miroir*³ – *Regards Indiscrets* et *Le Modèle ou l'Artiste Séduit*⁴. Un vrai régal cette lecture d'une historienne de l'art, docteur en Philosophie et Lettres, directrice de l'École nationale des arts visuels de la Cambre à Bruxelles qui nous conte et iconographie ce rapport de l'artiste à lui-même et à l'autre.

Modéliser

À Saint André lez Lille il n'y a pas que l'hôpital psychiatrique Lommelet, sans doute témoin d'une vieille léproserie d'autrefois, mais il existe aussi une galerie d'art très actuelle tenue par un psychiatre haut en couleur bien que je ne l'ai vu qu'habillé de noir. Ce collègue, le docteur Simon, il y a quelques années, a profité de se faire tirer le portrait à l'identique par moule de plâtre et élastomère interposés à l'occasion d'une coulée de bronze dans l'atelier de fonderie du sculpteur de Saint Pol sur Mer, Charles Gadenne.

Cette pièce de bronze sortie de chez cet artiste n'en a évidemment pas la signature. Elle est même contraire à l'esprit de création du lieu et ne répond que de la gentillesse de cet artiste prêtant en quelque sorte son savoir d'artisan fondeur à cette demande de réalisation d'un masque quasi funéraire. Le psychiatre galeriste était content avec son visage objectivé de bronze au millimètre.

De façon totalement opposée, Charles Gadenne répétait souvent qu'il ne connaissait pas de modèle. Celui ou celle qui était venu poser chez lui n'était pas « *modélisés* ». Sa présence dans l'atelier tenait de la rencontre soit itérative d'une amitié, soit unique de hasard mais assez intense pour que la relation soit telle qu'une envie commune « *de faire quelque chose ensemble, un travail* » s'exprime. Témoin de ces rencontres je vois encore et en souris l'œil de Charles vif, profondément accueillant, chaleureux, rassurant, emportant ce *faire quelque chose ensemble, un travail*.

3

4

Les lieux où on se met à nu tant physiquement que psychologiquement sont rares. Et pourtant c'était bien de cela qu'il s'agissait. Gadenne parle du don que lui fait ce que les non-initiés vont appeler le modèle. Le sculpteur est attentif à l'expression, aux gestes signifiants donnés par celui qui est là devant lui et qui devient *la pose*. Ce mouvement identifiant, les proches le confirment en reconnaissant -malicieusement- devant la sculpture achevée, la personne qui a posé si d'aventure elle est de leur entourage. Cette identification ne s'appuie pas sur la forme en tant que duplication de la réalité, mais l'atmosphère, l'âme qui se dégage du bronze.

Modéliser, modélisme, modéliste, des mots qui font peur en art. Modèle ne doit pas être de cet ordre car si je n'ai jamais pu assister à une séance avec la présence d'un modèle, en revanche, les quelques photographies vues, les collections de dessins érotiques m'emmènent loin de la froideur de ces mots.

Le modèle est dans un entre deux, entre sujet et objet. Du côté de l'objet il est *une nature morte*, encore qu'il y ait des pommes sur des nappes de table aux replis bien vivants. Du côté du sujet, la pomme offre son âme. La raie, thème si souvent repris, émeut par sa présence. Pas étonnant qu'un groupe d'artistes belges dont mon parent le sculpteur Charles Leplae se soient regroupés sous le terme « *Animisme* ». Ils estimaient ne pouvoir donner l'aspect extérieur de ce qu'ils voyaient qu'en communiquant avec l'élément intérieur de l'objet (l'âme) pour le subjectiver, lui donner vie, l'animer.

Moines et Moniales

La visite du cloître de la cathédrale Saint-Léonce de Fréjus, sa charpente du XIII^{ème} siècle, ses petits panneaux peints par les moines fut un grand moment culturel et d'amitié. La mine réjouie de notre guide, Yves Mouton (dont la solidité inaltérable de notre amitié s'est fondue tel le bronze dans la préparation de cet exténuant concours d'internat CHU de Lille), anticipait le plaisir potache de son groupe. Si son crâne totalement dégarni l'avait privé de la classique couronne de cheveux, son œil allumé de jouissance en harmonie avec l'aspect truculent de la bouche témoignait sans doute plus de l'allégresse monacale (au sens fantasmagorique du terme) que religieuse.

Il ne fut pas déçu par notre fascination, devant ces peintures cachées mais dénichées par le puissant faisceau de sa lampe torche. Un bestiaire fantastique, ou d'images humaines hybrides d'un Moyen Age et ses superstitions. L'érotisme ne faisait pas baisser les yeux du groupe de potaches, pas nés de la dernière pluie, moines ou moniales pour quelques heures, que nous étions.

Mystère

La Conversation à elle seule vaut de se rendre dans le jardin de forteresse-arsenal restaurée de Vauban à Gravelines. Cinq remarquables femmes apparemment figées par le bronze dans leur attirante nudité sont paradoxalement animées pour le regardeur par on ne sait quel sujet de *Conversation*. Charles Gadenne et son œil qui n'a pas besoin de trou de serrure pour les apercevoir ou d'entrebâiller la porte pour les écouter, les a vues rire, chanter, le champagne aidant après le moment stressant des coulées dans son atelier. Ces cinq-là donnaient à voir leur corps à Charles qui leur donnait forme. Une autre s'est même trouvée *Embellie* (titre d'une sculpture) après les séances de pose.

Charles Gadenne sculpteur explore, prospecte, recherche, fouille, sonde, estime (es-time : presque au sens d'in-time) la féminité.

Bruno Vouters envoie un courriel proposant par la toile du net à Dominique Vieivile à l'époque directeur du musée Rodin à Paris, à moi simple amateur d'art un échange impromptu quant à notre avis, vécu face à cette *Conversation*. Et il démarre malicieusement par : *C'est tentant de se plonger tout de suite dans le corps du sujet. Mais avant de reluquer les multiples nus que Charles Gadenne nous met sous les yeux, d'en apprécier tous les atouts, on pourrait se pencher sur autre chose : sa signature...*

Elle est astucieuse cette « entrée dans la matière » pour lever nos inhibitions.

Belle aventure un mois durant où peu à peu entre les lignes, voir dans les lignes la nudité de nos écrits se donne à lire. Le mystère reste entier !

J M B

Balai

Il y a bien au musée du Louvre ce balai provocateur appuyé sur le mur, son seau et serpillère mais surtout l'affichette accrochée au manche *La Joconde est dans l'escalier* » de Robert Filliou (1969).

Mais nous, Aude Cordonnier, Bruno Vouters et moi avons amené au LAAC (lieu d'Art et Action Contemporaine) nos 185 balais. Déjà un peu avancés dans nos vies nous avons droit à une comptabilité de l'âge par nombre de balais acquis. Partageant nos venues au monde dans une même faste et étroite période printanière l'idée de fêter l'évènement en un lieu d'art comblait grâce à Aude Cordonnier le rapport de chacun à la création et l'envie de partager cette passion pour l'art.

Moment exceptionnel pour moi ce moment le 19 juin 2010 de partage qui s'appuyait sur l'amitié.

Bavard impénitent

Impénitent au sens laïc, c'est-à-dire celui qui ne renonce pas à ses habitudes et donc je suis bavard impénitent.

C'était sur la route de Nice à Sospel. Aude Cordonnier, à l'époque directrice du LAAC (Lieu d'Art et d'Action Contemporaine à Dunkerque), nous avait organisé une rencontre chez Bernard Pagès, peintre, sculpteur ayant adhéré par le passé au mouvement support/surface. La propriété est grande, surprenante dès notre arrivée par ces grandes colonnes en déséquilibre, pointues, comme des antennes interrogeant le firmament, ces assemblages subtils en ferraille, ces élévateurs en fin de course repeints de couleurs inédites sur les chantiers, et dont les bennes relevées attendaient on ne sait quel cadeau du ciel. Entre ces œuvres dorment d'un sommeil éternel ou attendant la rouille, des bulldozers bigarrés et autres engins de chantiers.

Au milieu de ces engins de chantiers promu à la fonction de rêve, brusquement j'imaginai le sourire puis la curiosité sans doute de mon fils aîné Franck. Pour lui béton, fer et autres matériaux sont terrains de jeux, disons travail et quels travaux avec ces mêmes engins monstrueux celui de forestier en Afrique.

Claude Pagès nous accueille à bras ouverts. Dans son atelier se bousculent des boulots de la même veine plus petits de métaux soudés, de blocs de béton hérissés de divers objets. Il parle de son travail, de sa vie, de lieux multiples d'exposition.

Et moi, bavard à la lecture de catalogues, plaquettes diverses d'expositions de Claude Pages, lisant une préface de Maryline Desbiolles, je ne peux pas retenir un commentaire. Assurément je dis et ose expliquer à Pagès sa chance d'avoir des catalogues préfacés par Maryline Desbiolles écrivain que j'apprécie. La réponse tombe, courte « *C'est ma compagne* ».

Bavard impénitent, je poursuis en lui répétant combien j'avais aimé son livre *Vous*⁽⁵⁾ qui traite de la relation entre celui qui écrit et son lecteur. De retour chez moi je vérifie et par exemple je me saisis de phrases sur ce thème : « *...et voici que dans ce cahier, c'est comme si vous me voyiez comme personne ne peut voir quelqu'un, son vacuum, cet espèce de flottement, mais vous n'êtes plus les autres, vous êtes quelqu'un puisqu'on vous lit un livre...il me semble parfois que nous nageons ensemble vous et moi dans la trame du cahier...* ». J'avais été intéressé par cette relation imaginaire entre écrivain et lecteur. Maryline Desbiolles insiste : « *le livre est cette cabane dans les arbres que je convoite pour moi seule mais où par miracle nous nous tenons vous et moi* ».

Bavard sans doute mais je ne le regrette pas puisqu'après j'ai rencontré cet écrivain. Ce livre

⁵ Vous. Maryline Desbiolles 2003 Ed Leo Scheer

m'avait parlé de la relation du créateur aux autres ou des autres avec lui, de leur interdépendance.

Beaux-Arts, Bazar et Bistrot Modéliser

Quel beau tableau ! Regardeur, je suis ébahi, éberlué, étonné, pire : scellé. Mon compagnon de visite est par- contre dubitatif. Que de souvenirs de joutes verbales dans ces lieux qu'on appelle musée des Beaux-Arts. Y-aurait-il des musées des Vilains-Arts ?

Amateurs un peu éclairés, notre conversation pouvait prendre l'allure de discussion de bistrot, non pas pour refaire le monde, mais une très mauvaise histoire de l'art. Bistrot pour bistrot, de boz'art nous glissons à bazar ce jeu verbal aidés de quelques bières au débit de boisson face au musée. Philosophant ou, comme disait l'ami sculpteur Charles Gadenne « *folisophant* » avec ces formules ressassées comme le beau n'est pas toujours vrai et ainsi de suite. Nous tombions d'accord à propos de la séduction, du charme, de l'harmonie, du délicieux, de l'envoutement, l'agréable, le délicat, le gentil et autres qualificatifs jugés plus qu'équivoques en matière de description d'une œuvre d'art.

Ayant acquis, mon épouse et moi après plus de cinquante années de vie commune, une petite toile au titre déjà plein de rêve « *Couple barbare* » auprès d'un artiste récemment rencontré, Jean Paul Souvraz, me venait l'idée un peu perfide d'interroger le vieux et cher compère amateur Yves Mouton, *folisophe* et connaisseur d'art, pour avis. Le trompant, j'émettais l'hypothèse d'une œuvre de Beckmann à partir d'une photographie envoyée. La réponse fut sans appel, à savoir qu'il allait se renseigner et que de toute façon il n'en ferait certainement pas l'acquisition. Et voilà pour mon narcissisme.

J'expérimentais une fois encore cette curieuse relation d'amour-propre entre l'amateur et l'œuvre d'art acquise. Une forme de relation d'amour, de dialogue secret de l'amateur à son acquisition. S'entendre éventuellement dire que l'objet de cet amour n'a pas d'intérêt, n'est pas aisé. La pirouette qui consiste à penser que les goûts et les couleurs sont affaires personnelles est un mode insatisfaisant de sortie de ce malaise par rapport à ce vieux et cher compagnon d'armes et d'ailleurs.

Blanc

« *Art* » de Yasmina Réza⁶, voilà une allégorie signifiante pour la nomenclature informée, déformée des salons de parisiens ou de province. Dans ce théâtre, ce fut, pour mon épouse

⁶ “ART” Yasmina Reza, Magnard edit 2002

et moi, une représentation enlevée par la verve de Pierre Ardit et Pierre Vaneck. Quelle qualité d'esprit dans les dialogues sur la transparence d'un tableau blanc !

Oserai-je dire à un bon ami comme le Serge amateur d'art de la pièce : « *tu n'as pas acheté cette merde deux cent mille francs* » pour m'entendre répondre comme Marc le contradicteur « *mais c'est un Antioche* ». Des « Antioche », il s'en fabrique tous les jours et le marché s'en réjouit. À la réflexion, ni ami proche, ni moi n'achetons un nom peopolisé.

Confidence : il y a quelques années j'ai vu dans une belle maison bourgeoise une de ces toiles peopolisées bien en vue dans le salon, passée quelques années plus tard dans la décoration des toilettes. Rencontre ou pas avec l'œuvre ? Si elle existe il serait intéressant dans connaître la différence de tonalité entre le salon d'apparat et les toilettes !

Bleu

Bien sûr on pense Yves Klein et cette rétrospective en 1983 au Centre Pompidou. Mais mon bleu à moi est une robe, en taffetas d'un bleu moins soutenu mais plus fluide que celui de Klein. Paradoxe de ma pensée, j'y associe cette femme à la robe blanche tachetée de bleu qui paraît s'échapper à droite de la scène du tableau « Femmes au jardin » de Claude Monet. Mon bleu à moi est la première rencontre avec Marite devenue mon épouse mais qui à ce moment était cette belle de Monet. Elle risquait de m'échapper de-par mon incapacité à affirmer mon désir. C'était en 1960. Nous étions, disons, bleu l'un de l'autre !

Blue Note

Longtemps je me suis demandé ce que voulais dire la « blue note » et j'ai pensé par je ne sais quelle lecture ou discussion qu'il s'agissait de cette note enfin trouvée par l'artiste, celle après laquelle il n'y aurait plus rien à dire ou entendre. La note parfaite, sans manque, celle qui comblerait une fois pour toute nos oreilles. J'y associais cette quête des peintres à trouver « leur couleur », celle parfaite à leurs yeux comme ce rouge de Massacio, le jaune de Van Gogh, le noir de Soulage, ou un bleu Klein qui a même déposé un brevet ou encore « son » gris très particulier de Jean Paul Souvraz.

En fait la note bleue ou plus exactement les notes bleues (blue note signifiant blue devils irréels des esclaves noirs) sont empruntées au système musical africain confronté à celui de l'occident pour exprimer nostalgie ou tristesse par des infléchissements d'un demi ton vers un mode majeur ou mineur. Maurice Ravel s'en est emparé.

La création ne connaît pas de finitude. Blue note, couleur et la forme parfaite sont des leurres.

L'artiste peintre Marc Ronet à qui j'aime rendre visite à Halluin ouvre un catalogue de Michel

Ange. Nous voilà dans la chapelle Sixtine et plus précisément au plafond et sa création de l'homme. Dieu en impose avec sa magnifique et honorable barbe, au milieu des anges et sur fond de paysage. Il a l'index droit tendu, solide, ferme. Face à lui, nu, seul, dans un environnement vide où tout est à faire, Adam et son index gauche demi fléchi à une courte distance de celui de Dieu. Habile, ce Michel Ange. Adam ne touche pas Dieu, il ne peut en être l'égal. La création est là me dit Marc Ronet mettant son propre doigt de créateur dans cet espace entre le doigt de Dieu et celui d'Adam. Génial ce doigt pointeur, signifiant de Marc Ronet.

Heureusement, cet espace ne sera jamais comblé. On peut même avancer l'hypothèse que c'est autour de cet espace que l'artiste créateur, entre homme et Dieu, monte son œuvre comme le potier crée autour du vide.

Malheur à celui qui s'aventurerait à croire qu'il peut combler cet espace, être dans l'univers des dieux.

Cette histoire d'arbre, de pomme, de serpent, si bien mise en scène et dont j'ai un souvenir précis au musée du Palais du Luxembourg, par Cranach l'Ancien avec une Eve (*Adam et Eve 1528*) à la sensualité à faire trébucher avec ou sans pomme tous les Adam du monde, parle de cet espoir d'accès à la Connaissance faisant de l'Homme un égal de Dieu. Doigts de Dieu et d'Adam se seraient trouvés confondus ou soudés. Malheur à Adam et Eve, ils se trouvèrent bien nus et déçus du Paradis. Que de monde à cette exposition il y a quelques années de Cranach et je me demandais ce qu'entendaient tous ces regardeurs, les yeux presque rivés sur le boîtier du casque audio-guide avec un air bien préoccupé au point de ne pouvoir avancer et m'obstruer la vue.

Comme pour confirmer cette hypothèse de la place d'un vide, d'un manque, récemment Marc Ronet se lançant à l'aventure d'un premier dessin représentatif d'un sous-bois, va de clairière en clairière, c'est-à-dire éclaircit son dessin (destin), laisse apparaître des plages blanches et aboutit, sans le vouloir, ni même y penser, au terme d'une dizaine de planches, à la figure d'une tête de mort. La mort, cette forme ultime, insurmontable de notre finitude, incomplétude, et in fine cet espace entre le doigt mortel d'Adam et celui de l'éternité de Dieu.

J'aime ces « blue notes » ces notes de l'entre-deux de nos repères occidentaux. Des demi-tons modifiés en quart de tons dans une dissonance plaintive. J'ouïr pour reprendre un terme de François Perrier le psychanalyste. Jouissance d'un instant d'évanescence du manque fait émerger la nostalgie. Disparition impensable du vide entre doigt de Dieu et d'Adam.

Brutus

Cité Liberté, rue Joly, métro Père Lachaise, Paris, voilà de quoi faire rêver le provincial amateur d'art, d'extrême Flandre orientale où je vis, invité à la demande d'un ami psychanalyste Claude

Orsel, à visiter en ce lieu un créateur d'art brut. Je m'avance dans un fond de cour d'immeuble et vois une série de travaux divers dont cette terre cuite d'une panthère accouchant et dévorant immédiatement le fruit de ses entrailles. Du noir, du rouge, de la violence et pourtant l'homme qui m'accueille est calme, il n'a rien de Brutus. De sa création, je dirais du brut de décoffrage, du brutal qui brûle la rétine.

En fait, le récit de sa vie est aussi brutal que cette panthère.

Sous une autre forme, la vie qui lui avait été donnée était comme une de ces maladies auto-immunes. Maladies au cours desquelles une partie du corps se vit comme étranger à lui-même et n'a de cesse de s'auto-phagier. Il ne reconnaissait pas cette vie qui lui avait été donnée et s'en créait une autre par sa production artistique et ses échappées délirantes.

Le plus étonnant dans cette rencontre, fut le partage possible, l'échange verbal, comme si le regardeur que j'étais, retrouvait une part d'humanité commune dans ces œuvres. Bien entendu me venaient en aide les images terrifiantes d'un Saturne représenté par Goya (*Saturne dévorant un de ses fils 1819-1823*). Un tableau que je ne peux oublier d'une visite du Musée du Prado dans lequel d'ailleurs, comme la panthère de ce créateur d'art brut, le jeu du clair et l'obscur, du presque noir et du rouge carnassier renforce l'horreur.

Après coup, je me demandais si ce créateur d'art brut avait été influencé par les images de Goya ou celles du même thème, produites par Rubens. Quoiqu'il en soit cette mythologie devait sans doute le concerner. Un problème de destinée ?

Il n'y avait plus qu'à me replonger dans un dictionnaire de la mythologie grecque et une fois encore je ne fus pas déçu par ces effroyables conflits des dieux et ici la place d'un père dévorant sa progéniture. L'artiste au fond de la cour, Cité Liberté, m'avait longuement parlé de son père tout puissant, émasculant. Lui, il n'était pas Brutus. Mais j'étais avec lui pour regarder son travail. La fonction du regardeur n'est-elle pas d'authentifier l'existence de l'œuvre et par là même celle du créateur ?

"L'Art à mots couverts" est disponible en boutique à La Librairie 33 rue Emmery à Dunkerque ou avec le lien de l'éditeur : <http://www.ateliergalerieditions.com/l-art-à-mots-couverts.html>

Lien vous donnant quelques éléments sur l'ouvrage et les liens d'accès à une commande sur le site de la FNAC ou Amazon.

"